

Terra. Ein Schweizer Filmkonzern im Dritten Reich [Thomas Kramer, Dominik Siegrist]

Autor(en): **Pithon, Rémy**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **42 (1992)**

Heft 1

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Bonjour et du volume III de la *Nouvelle Histoire de la Suisse et des Suisses*, récusant a priori les antithèses consacrées, comme celle de Guisan et Pilet-Golaz, l'historien retourne aux sources pour en faire une relecture approfondie et souvent originale.

Marguerat n'a pas de peine à démontrer que l'idée du réduit alpin n'est pas sortie toute armée de la cuisse de Guisan, qu'elle n'en est même pas sortie du tout, que sa clarification a pris du temps et que son élaboration a vu s'affronter autour de Guisan, là aussi, le clan des officiers de métier, germanophiles, et les Romands, officiers de milice, qui ont la confiance du général. Mais en plaquant sur ce débat d'idées de 1940 la théorie – assez sommaire – d'un des inspirateurs de la dissuasion nucléaire de l'ère Kennedy, Marguerat me semble aller trop loin dans la mise à jour des enjeux d'une démarche qui doit être appréciée dans le contexte de son époque. De même, sa volonté, parfaitement défendable, de réhabiliter le patriotisme ou les compétences d'hommes comme Frick, Labhart ou Wille, le conduit non seulement à louer l'intelligence «hardie et lucide» de ce dernier, mais à rabaisser l'entendement d'esprits réalistes comme Huber et Strüby et à considérer finalement que les hommes choisis par Guisan ne se sont pas révélés intellectuellement à la hauteur des circonstances du moment.

Seule une retraite totale de l'armée dans le réduit peut donner à la dissuasion sa crédibilité maximum, partant son efficacité entière. Eclairé par la théorie américaine des années 60, l'historien donne raison à Wille. Mais c'est oublier que Guisan ne se laissait effectivement pas inspirer entièrement par la conduite de la guerre, mais qu'il pensait en termes plus politiques de défense nationale (*Landesverteidigung*). Abandonner le Plateau, la population du pays, n'était-ce pas aussi renoncer aux raisons même de la lutte? Il fallait préparer l'armée à cette stratégie nouvelle, conforme, c'est vrai, aux principes d'économie traditionnels dans l'armée suisse. Le réduit, pour des raisons intellectuelles, matérielles et morales, ne sera donc pleinement opérationnel qu'en 1941. Mais à partir de ce moment, à partir de la brochure qui le révèle publiquement en 1943, il devient un mythe, preuve que l'idée est reçue et acceptée par la majorité de la population. C'est alors que l'on peut commencer de mesurer son efficacité, ce qui est encore un autre problème.

Sur le commerce avec le Reich et les ventes d'or de la Reichsbank, Marguerat apporte peu d'éléments nouveaux par rapport à ses publications antérieures dirigées notamment contre l'ouvrage de Werner Rings. A vrai dire, là aussi, il ne fait souvent que confirmer le point de vue étroitement technique des dirigeants de la Banque nationale, pour justifier une politique qui est aujourd'hui non pas mise en doute, mais critiquée précisément pour cette raison.

L'exposé se lit avec intérêt, mais il faut regretter quelques répétitions et erreurs de détail. Au total une mise au point utile. Elle rend d'autant plus nécessaire la continuation de la magistrale thèse de Daniel Bourgeois sur le *Troisième Reich et la Suisse*, qui doit absolument être poursuivie au-delà de l'année 1943.

Petit-Lancy GE

Jean-Claude Favez

THOMAS KRAMER et DOMINIK SIEGRIST, *Terra. Ein Schweizer Filmkonzern im Dritten Reich*. Mit einem Nachwort von HANS-ULRICH JOST. Zurich, Chronos Verlag, 1991. 128 p., photos. ISBN 3-905278-73-1.

En 1930, la famille zurichoise Scotoni acquiert la majorité du capital de la Terra, troisième entreprise cinématographique en importance dans l'Allemagne de Weimar, après la UFA et la Tobis. En 1933, le même groupe et le financier saint-gallois Max Iklé créent deux sociétés, l'une de droit allemand et l'autre de droit suisse, destinées au financement de films. Mais les résultats comptables ne seront pas à la hauteur des espoirs, et les Scotoni revendront leur participation en 1935. La Terra, comme les

autres maisons allemandes de production, passera sous le contrôle de fait de l'Etat nazi en 1937.

C'est ce processus surprenant, et jusqu'ici mal connu, que Thomas Kramer et Dominik Siegrist ont étudié. Leur ouvrage repose sur des recherches importantes. Il contient de nombreux faits nouveaux, et précise le sens et la portée de ceux qu'on connaissait déjà. Les auteurs ont dépouillé les documents d'archives en Suisse et en Allemagne, recueilli des témoignages de survivants, et surtout retrouvé et visionné les films. En effet ils ne se bornent pas à retracer les péripéties de cette aventure industrielle; ils proposent aussi une lecture et une interprétation des œuvres produites par la Terra: *Wilhelm Tell* de Heinz Paul, sur lequel on a déjà beaucoup écrit, mais dont aucune copie n'était disponible, *Hermine und die sieben Aufrechten* de Frank Wysbar, *Schwarzer Jäger Johanna* de Johannes Meyer, etc. Il s'agit de films dont le rôle dans la diffusion de l'idéologie du Troisième Reich est bien connu. Or ils ont été produits par une société dirigée par des Suisses – à un moment d'ailleurs où il n'existe pas de production cinématographique de fiction en Suisse – et même, pour certains d'entre eux, coproduits par des sociétés de droit suisse. Cette imbrication a facilité leur diffusion en Suisse; ils y sont apparus – ou on a voulu les faire apparaître – comme des films suisses. La notion de coproduction est en effet très ambiguë; sur ce point d'ailleurs, le livre entretient la confusion.

On voit que les questions soulevées par cet ouvrage dépassent de beaucoup l'histoire de l'industrie cinématographique. A la lecture, on a même le sentiment que ce sont surtout les implications politiques qui ont intéressé les auteurs. Ainsi le paragraphe consacré à *Wilhelm Tell* s'intitule: *Ein Ritual von Führertum und Herrschaft* (p. 60). Cette volonté de démonstration amène à privilégier, dans la masse des éléments à analyser, ceux qui témoignent d'intentions, au détriment de ceux – souvent purement visuels – qui relèvent de l'inconscient collectif, et qui ont dû atteindre profondément le public des années 30. Le danger d'anachronisme dans les lectures est donc permanent. Il est accentué par un usage constant de l'allusion à des faits postérieurs à l'époque étudiée. On évoque par exemple la «défense nationale spirituelle» dans la légende explicative d'une photo de l'affiche de *Landammann Stauffacher* (p. 47), qui est un film Praesens de 1942; veut-on insinuer qu'il y a, de la Terra de 1930 à la production suisse des années de guerre, une continuité idéologique? que les capitaux sont les mêmes? ou les collaborateurs? Dans tous les cas, ce serait faux. La continuité résiderait tout au plus dans des éléments stylistiques, ceux-là mêmes que Kramer et Siegrist prennent peu en compte. Dans le même ordre d'idées, la postface que Hans-Ulrich Jost consacre à la fin des années 30 n'éclaire guère le propos du livre. Les auteurs s'attardent également sur les efforts de Max Iklé pour créer une industrie cinématographique suisse après 1935; cela n'a plus aucun rapport avec la Terra. Ils se rendent coupables d'un dérapage méthodologique plus grave: ils évoquent l'idée, agitée dans quelques publications récentes, que le tournage de films de la Terra en Suisse aurait servi de couverture pour y introduire des espions, voire des capitaux destinés à la subversion et au soutien des mouvements pronazis (pp. 51–53); or, tout en reconnaissant que cette hypothèse «jedoch von keinerlei Dokumenten untermauert ist» (p. 51), ils s'y attardent comme si elle était digne d'intérêt. Doit-on rappeler que l'histoire se fait avec des documents, non avec des ragots; et que le Troisième Reich n'avait guère besoin de voies aussi tortueuses pour réaliser des projets de ce genre? De plus, on trouve, dans ce même chapitre, un rappel du rôle qu'a joué, pour le financement des films de la Terra, «der spätere Nationalbankpräsident Max Iklé» (p. 51); il est exact que Max Iklé a exercé plus tard d'importantes fonctions à la Banque Nationale; mais ni ici, ni dans les autres mentions qui en sont faites ça et là, ce renseignement n'est pertinent au sujet; quelle en est la fonction?

Il n'en reste pas moins, bien entendu, que les milieux helvétiques qui ont investi dans la Terra ont collaboré avec la NSDAP. La Terra a produit le pseudo-documentaire

Blutendes Deutschland. Ses dirigeants ont donné de nombreux signes de sympathie – vraie ou tactique – envers le régime. Ils en ont sollicité l'appui matériel. Ils ont tenté, sans grand succès d'ailleurs, d'en imposer les films au public suisse. De toute manière, les services de Goebbels ne leur ont pas laissé le choix. Les Scotoni et Iklé ont adopté un comportement d'hommes d'affaires, fermant les yeux devant la portée politique et idéologique de leurs produits. Ils ont été utilisés par le régime, puis acculés à l'abandon quand la volonté de faire passer le cinéma sous le contrôle financier de l'Etat a prévalu. On est tenté de dire que le plus surprenant, ce n'est pas leur compromission, c'est leur inconscience ou leur naïveté. A cet égard, le livre est accablant pour eux, mais pas nécessairement pour les raisons que les auteurs ont voulu mettre en lumière.

La publication a été l'occasion de faire sortir des cinémathèques quelques films de la Terra, qui ont un peu circulé en Suisse. Leur déchiffrement sera facilité par la filmographie et la bibliographie qui complètent l'ouvrage; on regrette cependant de ne pas savoir sur quelle base ont été dressées les fiches filmographiques, d'autant plus qu'il existe déjà plusieurs index du cinéma allemand des années 30. Souhaitons – une fois de plus – que les historiens du cinéma apprennent à citer leurs sources. Et aussi que les pistes indiquées par Kramer et Siegrist continuent à être explorées.

Allaman

Rémy Pithon

ALLGEMEINE GESCHICHTE – HISTOIRE GÉNÉRALE

MARIA E. WITTMER-BUTSCH, *Zur Bedeutung von Schlaf und Traum im Mittelalter.* Krems, Medium Aevum Quotidianum, 1990. 400 S., Abb. (Sonderband 1; Diss. Zürich, 1987). ISBN 3-90-1094-00-8. sFr. 25.–.

Gross ist die Zahl der Untersuchungen, welche die religiösen Visionen und Traumerscheinungen des Mittelalters auf ihre religions- und mentalitätsgeschichtlichen Dimensionen hin angesehen haben. Erstaunlicherweise wurde bisher jedoch der alltagsgeschichtliche Aspekt von Schlaf und Traum – verbringt doch der Mensch rund einen Drittel seines Lebens schlafend und träumend – weitgehend vernachlässigt, zumindest jedoch nie einer umfassenderen Darstellung gewürdigt. Diese Lücke schliesst nun die vorliegende Zürcher Dissertation, indem sie nicht nur die Rahmenbedingungen für Schlaf und Traum in der mittelalterlichen Gesellschaft nachzeichnet und die offizielle kritische Haltung der Kirche dem in allen Schichten tiefverwurzelten Traumglauben gegenüberstellt, sondern besonders auch den Anspruch erhebt, in der Analyse konkret überlieferter Träume dem persönlichen, individuellen Traumerleben des damaligen Menschen und der Bedeutung des Traumes im gesellschaftlichen Umfeld näherzukommen. Dabei klammert sie (im Hinblick auf die ambivalente Begriffsverwendung von «visio» für Vision und Traumgesicht im Mittelalter nicht immer sauber durchführbar) den Bereich der schon besser untersuchten religiösen Visionen aus.

Einen Beitrag zur Alltagsgeschichte und Sachkultur des Mittelalters liefert besonders der erste Teil der Arbeit, der sich mit dem Schlaf als Alltagserfahrung und seinen Rahmenbedingungen beschäftigt (Soziologie des Schlafes, Bett, Schlafrhythmus, Klostersvorschriften, Schlaf im Volksglauben, theologische Schriften zum Thema, medizinische Lehren, konkrete Schlafbeobachtungen, Schlaflosigkeit und deren Behandlung). Dieses Kapitel bringt zwar keine überraschenden neuen Einsichten, die Details sind aus anderen alltagsgeschichtlichen Studien wohlbekannt, sie wurden bisher jedoch noch nie so geschlossen präsentiert.